Étude Comparative De Quelques Saxifrages Qui Croissent Spontanément Dans La Haute Chaîne Des Pyrénées Centrales (Seconde Partie)

M. l'abbé Miégeville

To cite this article: M. l'abbé Miégeville (1865) Étude Comparative De Quelques Saxifrages Qui Croissent Spontanément Dans La Haute Chaîne Des Pyrénées Centrales (Seconde Partie), Bulletin de la Société Botanique de France, 12:1, 59-69, DOI: [10.1080/00378941.1865.10827403](https://doi.org/10.1080/00378941.1865.10827403)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1865.10827403>

Published online: 08 Jul 2014.

Submit your article to this journal [↗](#)

Article views: 6

View related articles [↗](#)

tier, il est certain, d'une part, que je n'ai jamais vu le véritable *A. multiculmis* ; et, d'autre part, que la plante ainsi nommée appartiendrait, non plus à notre groupe d'*Aira*, qui a « deux fleurs sessiles », mais bien aux *Deschampsia* auxquels on attribue : « fleur inférieure sessile, la supérieure stipitée » (Godr. *Fl. de Fr.* III, pp. 503 et 507). Mais, qu'il me soit permis de faire remarquer de nouveau (voy. *Bull. Soc. bot.* IX, pp. 8 et 11) que cette expression différentielle est le résultat d'une illusion. Sur les *Aira*, les *Corynephorus*, les *Deschampsia*, les *Glyceria*, les *Poa*, les fleurs sont sessiles aux articulations du rachéole de l'épillet. Le premier entre-nœud du rachéole (je veux dire celui qui va de la glume supérieure à la fleur inférieure) est très-court, de façon que cette première fleur semble presque contiguë aux glumes ; c'est celle-là qu'on dit sessile. Les autres entre-nœuds sont plus ou moins longs, et les autres fleurs, quel qu'en soit le nombre, sont plus ou moins éloignées entre elles, mais toujours reposent sessiles sur le rachéole, sans jamais avoir un pédicelle ou stipe qui permette de les dire stipitées ou pédicellées. De telle sorte que lorsque l'épillet n'est composé que de deux fleurs, comme dans nos *Aira*, avec un rachéole à entre-nœuds très-courts, au lieu de dire les fleurs sessiles, il suffit de les dire rapprochées ; et, lorsque l'entre-nœud qui supporte la seconde fleur est plus long, comme dans les *Deschampsia*, etc., il faut dire des fleurs qu'elles sont espacées ou séparées par un long entre-nœud, au lieu de dire de la fleur supérieure qu'elle est stipitée ou pédicellée, puis-qu'elle n'a pas plus que l'autre de stipe ou de pédicelle propre.

Le caryopse des *A. provincialis* et *caryophyllea* est plus volumineux que celui de quelques autres, mais la constatation de cette légère différence ne vaut pas le temps que prend l'examen de ce corps toujours étroitement adhérent à la glumelle supérieure.

(La fin à la prochaine séance.)

ÉTUDE COMPARATIVE DE QUELQUES SAXIFRAGES QUI CROISSENT SPONTANÉMENT DANS LA HAUTE CHAÎNE DES PYRÉNÉES CENTRALES, par M. l'abbé MIÉGEVILLE.

SECONDE PARTIE (1).

Le moment est venu de soumettre ces plantes à une étude comparative.

Je commencerai par les *Saxifraga* NERVOSA, EXARATA, INTRICATA, de Lapeyrouse.

Le caractère propre du *Saxifraga nervosa* consiste dans la nature de ses souches fortement ligneuses. Les racines de certains de mes exemplaires ont toute la solidité du bois le plus dur et le plus cassant. Mon *S. exarata* a été pris sur les rochers granitiques d'Estret-d'Etaubé, lieu classique de la plante

(1) Voyez plus haut, p. 15.

de Lapeyrouse. Les feuilles profondément incisées, le rhizome et les rejets allongés de mon *S. intricata* ne me permettent pas de douter de sa spécification. Je puis croire que mes échantillons représentent les types lapeyrousiens.

Que faut-il penser de ces trois plantes ? Sternberg, Mutel, et bien d'autres auteurs fort estimés veulent n'y voir qu'une entité physiologique sous trois modalités. Les trois formes se rapportent à trois espèces bien tranchées pour la plupart des botanistes. Il faut convenir qu'il n'est pas facile de résoudre une question qui partage en deux opinions contradictoires les maîtres de la science.

M. Grenier me faisait l'honneur de m'écrire, en date du 30 juin 1862 : « Il y a, dans les Pyrénées, trois plantes qui demandent à être étudiées, ce sont : *Saxifraga exarata*, *S. nervosa* et *S. intricata*... Vous qui êtes sur les lieux, tâchez de composer sur le vif de bonnes diagnoses différentielles de ces trois espèces comparées entre elles... Dans cette étude, je vous serai obligé de me faire une petite collection d'exemplaires-types, représentant vos idées sur ces espèces. » Après une invitation si encourageante et partie de si haut, je ne pouvais hésiter à me mettre à l'œuvre. Les savants seront bien aises de connaître le résultat d'une étude opiniâtre et quotidienne durant trois mois. Seulement, ils voudront bien me permettre de les prévenir que je n'entends pas m'écarter du programme tracé par l'éminent botaniste de Besançon, et que mon travail n'exprime que mes idées sur la matière.

Je me range à l'avis de ceux qui concluent à l'identité des *S. nervosa*, *exarata* et *intricata*. Voici mes raisons d'embrasser ce sentiment.

1° L'identité parfaite de port et de physionomie semble s'opposer à la séparation spécifique de ces plantes.

2° On est frappé de la grande analogie offerte par le mécanisme général de leur organisation externe. Pas la moindre différence dans la disposition des tiges entre elles et par rapport aux rejets polymorphes qui les entourent ; dans leur inflorescence, consistant en une panicule peu constante dans son pourtour et sa structure ; dans l'arrangement symétrique, la forme variable et la nature de leurs feuilles.

3° Leurs parties élémentaires, prises une à une et contemplées avec détail, affectent une similitude absolue. Leurs calices, leurs corolles, leurs étamines, leurs anthères, leurs styles, leurs stigmates, leurs péricarpes, leurs graines, les nervures, la substance calcaire et la matière visqueuse de leurs feuilles accusent, par leur identité morphologique, une identité correspondante dans la constitution intime des sujets. Il me semble qu'il faudrait être un de ces amateurs de savantes minuties, si bien caractérisées par M. le docteur Gubler, pour oser s'inscrire en faux contre le fait de cette conformité.

4° Les différences accidentelles et peu saillantes de conformation ressortant du parallèle de leurs descriptions par nos phytographes, donnent un nouveau poids à ces aperçus.

Cet ensemble d'inductions ne suffit-il pas pour démontrer l'identité morphologique de nos Saxifrages, et l'identité morphologique n'est-elle pas la preuve de l'identité spécifique ?

Mais, me dira-t-on, ses souches ligneuses mettent le *S. nervosa* à une distance énorme de ses congénères, pourvus de souches herbacées. La nature répond péremptoirement, selon moi, à cette objection plus spécieuse que solide. Nos trois Saxifrages, plantes vivaces, me paraissent parcourir une période indéfinie. Leurs racines, corroborées par les sucs nourriciers qu'elles puisent dans le sein de la terre et sur les parois des rochers, en recevant un nouveau degré d'expansion, subissent chaque année une modification nouvelle. Elles passent graduellement du tendre au solide, du solide au subligneux, du subligneux au ligneux. L'observation vient à l'appui de cette assertion. Nos Saxifrages croissent tantôt sur les rochers découverts et nus, tantôt dans des sites ombragés ou humides. Dans le premier cas, la plante prend une forme mesquine et sombre; ses feuilles sont sessiles et dures, ses jeunes pousses herbacées plutôt que subligneuses. C'est le *S. exarata* Lapeyrouse. Ces mêmes souches, se développant par l'âge, s'allongent outre mesure, sortent parfois de leur centre de végétation, et demeurent exposées à l'action de l'air. Alors, soit par l'effet de la radiation solaire, soit par l'effet des influences météorologiques, soit par l'effet d'une puissance végétative due aux essences contenues dans le sein de la roche-mère, elles finissent par contracter la solidité et la dureté du bois. Nous venons d'assister à la création du *S. nervosa* Lapeyrouse. Ce qui prouve la vérité de cette conclusion, c'est que le prétendu type *nervosa*, d'une extrême rareté, se retrouve presque partout solitaire et escorté d'une prodigieuse quantité d'individus de la forme *exarata*, qui décore de ses belles touffes les rochers mouvants des montagnes de Héas. Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque la plante croît à l'ombre de quelque rocher ou à côté de quelque filet d'eau, tous ses éléments prennent des proportions plus considérables. Ses souches herbacées, surmontées de leurs rejets feuillés, mesurent près de 2 décimètres. Je viens de nommer le *S. intricata* Lapeyrouse. A côté de ces trois formes s'en produit une quatrième, d'une fréquence incontestable. C'est celle que prend notre plante germant sur un sol aride ou exposé à l'action des rayons solaires. Son rhizome y acquiert une consistance qui autorise à le considérer comme subligneux. Cette forme est intermédiaire au type *exarata* et au type *intricata*; on peut choisir. Voilà, si je ne me fais illusion, la démonstration à posteriori de notre thèse.

J'arrive à l'argument *ad hominem*. Les partisans des trois espèces conviennent que les souches des *S. exarata* et *intricata*, se transformant à la longue, finissent par abandonner leur nature herbacée pour devenir subligneuses. Qu'auraient-ils à répondre à quelqu'un qui leur dirait : Puisque les racines de vos plantes peuvent se modifier à ce point, qui les empêchera de passer outre et d'arriver enfin à l'état ligneux ? On peut donc sans témérité adopter

l'opinion qui tient pour identiques les *S. exarata*, *nervosa* et *intricata*. Ne serait-il pas naturel que la science les décrivît sous une dénomination collective, en les distinguant ensuite comme variétés d'après les caractères de Lapeyrouse (1)?

Le *Saxifraga* GROENLANDICA est une de ces espèces qu'on ne rencontre qu'aux dernières limites de la végétation. Je l'ai récolté en juillet 1862, sur les pics de la Canaou, versant espagnol, où il foisonne, et au sommet de la plus haute des tours accessibles du Camp-Long, où il est rare. Il est à présumer qu'il fleurit sur la plupart des cimes des hautes montagnes de Barèges, de Gavarnie, d'Aure, et de toute la chaîne centrale. J'ai pu constater sur cette espèce l'existence de caractères d'une grande portée. Ses feuilles, à l'état frais, au lieu d'être d'un vert sombre, affectent une teinte vert pâle, répandue sur toute la plante. D'élégantes nervures, aussi nettement dessinées que dans le *S. nervosa*, parcourent la face supérieure de leurs lobes digités. La dessiccation détruit en général ce beau caractère. A ce double point de vue, le *S. grænlandica* paraît se distinguer peu du *S. mixta* Lapeyrouse. Le *S. grænlandica* naît constamment sous une double forme. Dans la première, les souches, recouvertes par les anciennes feuilles, forment des colonnes cylindriques, très-compactes et d'un aspect sombre, noir. Lapeyrouse, comme il l'insinue dans une note, applique à cette forme sa phrase diagnostique : « *Saxifraga grænlandica* : foliis imbricatis, cuneato-palmatis, villosis ; petalis » rotundis, stylis divaricatis, stigmatibus complanato-lanatis. » La phrase diagnostique de son *S. mixta* (2) peint à merveille la seconde forme de notre *S. grænlandica*. Cette forme et le *S. pubescens* Pourret, pour le dire en passant, se rapprochent tellement, que les auteurs les plus sérieux les décrivent sous un même nom spécifique. Leurs souches, herbacées, subligneuses ou ligneuses, se redressent en colonnes enveloppées par les vieilles feuilles lâchement imbriquées et terminées par des rosettes de feuilles fraîches, lâches et fortement nerviées. En me permettant ce rapprochement, je n'ai point la prétention de vouloir insinuer la possibilité de l'identité physiologique des *S. pubescens* et *grænlandica*. Un savant botaniste de Toulouse, M. Clos, dans ses notes publiées sur l'herbier de Lapeyrouse et d'après les exemplaires de cet herbier, les suppose distincts, en établissant que le *S. mixta* Lap. se confond spécifiquement avec le *S. pubescens* Pourr. Je n'ai d'autre but

(1) M. Grenier est de ce sentiment. « Il faut donc de toute nécessité, m'écrivait-il le 1^{er} août 1862, refaire sur le vif l'étude de ce groupe de *Saxifraga* pyrénéens, » fixer la limite de chaque espèce, sans se préoccuper des noms de Lapeyrouse. Puis, les » espèces une fois bien limitées, on leur laissera, autant que possible, les noms de Lapeyrouse. Mais vouloir retrouver les espèces de Lapeyrouse, c'est souvent vouloir l'impossible, puisqu'il a plus d'une fois confondu plusieurs espèces en une seule, ou » bien décrit la même plante dans des formes différentes, sous des noms différents. »

(2) *Saxifraga mixta* Lap. : foliis digitatis, laxis, nervosis, hirsutis ; antheris sagittatis ; stylis parallelis ; stigmatibus pileatis, reflexis.

que d'insinuer aux floristes descripteurs que les caractères diagnostiques assignés à ces deux espèces par nos vieux classiques ne les différencient peut-être pas assez. Leurs descriptions du *S. pubescens* me paraissent parfaitement convenir à certains de mes exemplaires du vrai *S. grœnlandica*.

Si l'on étudie sur le sec le *Saxifraga MUSCOIDI-EXARATA*, on doit nécessairement le rapporter à l'un des types de Lapeyrouse. Aux souches ligneuses du *S. nervosa*, subligneuses ou herbacées des *S. exarata* et *intricata*, il paraît réunir les caractères spécifiques de l'une quelconque de nos trois plantes. Mais, pour celui qui l'a observée sur le sol, cette Saxifrage se sépare naturellement du groupe lapeyrouisien. Ses pétales toujours plus petits, son fruit moindre et de forme différente, la nature de ses feuilles dépourvues de nervures et de substance calcaire, légitiment cette séparation. Son absence absolue de viscosité ne la justifie pas moins. Cette plante, lucide et à peine recouverte d'une fine pubescence, ne se colle jamais au papier dont on se sert pour la dessécher. Celles de Lapeyrouse sont tellement glutineuses qu'il est fort difficile, au début de la dessiccation, de les détacher des feuillets employés à cette opération.

Il y a des motifs de l'envisager comme une véritable espèce. Les organes de la reproduction ne me semblent point atteints de cette imperfection qui amène la stérilité, châtiment ordinaire et juste de l'hybridité. Ses graines se développent, mûrissent parfaitement dans leur péricarpe, qui n'avorte jamais. Tous ses organes me paraissent doués d'une constitution normale et vigoureuse. Nul indice d'une aberration végétale, causée par quelque maligne influence. Rien ne dénote une impuissance à la reproduction intégrale de la plante-mère.

Mais, si ces circonstances de son organisme combattent toute idée d'hybridité, il en est d'autres qui accusent ouvertement une anomalie florale. Ses pétales, d'ordinaire blancs et obovés comme ceux du *S. exarata*, présentent dans bien des individus la nuance jaune et la forme de ceux du *S. muscoides*, sans descendre toutefois à l'exiguité de leurs proportions. Ses feuilles sont souvent toutes entières comme dans les sujets de la forme alpine du *S. muscoides*. Il fond dans son être physiologique les traits les plus saillants des *S. exarata* et *muscoides*, parmi lesquels il végète. Ne serait-il pas scientifique de supposer qu'il en reçoit la vie et en est un hybride ?

Après tout, il est hors de doute que ma dénomination le spécifie à merveille. Comme il emprunte une partie de sa forme au *S. muscoides* et une autre au *S. exarata*, j'ai cru devoir consigner cette double affinité en l'appelant *Saxifraga muscoidi-exarata*.

Que dire du *Saxifraga MUSCOIDES* Wulfen (*pyrenaica* Villars, *caspitosa* Lapeyrouse)? Nulle plante peut-être n'a soulevé plus de débats parmi les botanistes. Toutefois, de vraies différences diagnostiques la séparent de toute autre espèce. Certains floristes avaient osé l'assimiler au *S. grœnlandica*, du temps

de Lapeyrouse. « La *Saxifraga caespitosa*, leur répondit le célèbre naturaliste, » est une petite plante succulente, presque toujours glabre, à rosettes lâches, » étalées, feuilles lucides sans nervures, hampe filiforme pauciflore; pétales » citrins, très-étroits, linéaires, égaux au calice : la *Saxifraga grænlandica* » est une plante sombre, compacte, à rosettes serrées en spirale; feuilles pal- » mées, érigées, coriaces, velues, glanduleuses, verticales, sillonnées; un grand » nombre de fleurs en tête; pétales ronds, blancs, à nervures pourpres, éta- » lés, dépassant de beaucoup le calice; stigmates aplatis laineux. La seule » différence habituelle de station suffirait pour distinguer ces deux espèces. » La *grænlandica* se trouve toujours sur la dernière limite de la végétation; » la *caespitosa* sur les montagnes moyennes et dans des lieux frais (1) ».

Le *S. grænlandica* Lapeyrouse n'a évidemment nul rapport avec le *S. muscoides*. La phrase diagnostique de notre compatriote n'enclasse que la forme alpine de la plante de Wulfen (2). Cette forme ne descend guère des grandes altitudes. Mêlée au *S. grænlandica* sur nos plus hautes cimes, elle est plus commune parmi les rochers mouvants des expositions boréales, dans les sites couverts et froids. Mais le *S. muscoides* croît sous une autre forme dans les bas-fonds de la haute région alpine. En conservant les caractères du type lapeyrousien, cette forme, plus *expansive* que l'autre, développe son inflorescence en une panicule ample et multiflore. Le phytographe doit à la science de lui signaler ces deux formes nettement dessinées par la nature. Lapeyrouse a manqué à cette rubrique, et son omission est peut-être cause que son *S. moschata* a été souvent confondu avec son *S. caespitosa*.

Le *Saxifraga MOSCHATA* Lapeyrouse me paraît réunir toutes les conditions d'une bonne espèce. La phrase diagnostique de l'auteur, d'une exactitude rigoureuse, le dit assez clairement. Je me permettrai de la rapporter ici : « *Saxifraga moschata* Lap. : foliis cuneatis, hirtis sulcatis, integris, bi- » trifidisve; petalis ellipticis, carinatis, calyce majoribus. » Mais rien ne me semble plus propre à élucider la question que la confrontation des caractères typiques du *S. moschata* avec ceux du *S. muscoides*. Les pétales du *S. moschata*, jaune-citrin, ovales, assez larges, souvent une fois plus longs que les lobes du calice, les dépassant toujours, tranchent avec les pétales du *S. muscoides*, jaune-verdâtre, linéaires, étroits, égaux aux sépales, parfois plus petits. D'assez fortes nervures parcourent les vieilles feuilles du *S. moschata* et se prononcent dans les nouvelles après la dessiccation. Ce caractère, qui se révèle confusément dans le *S. muscoides* type, manque dans la forme *caespitosa* Lapeyrouse. Leurs graines m'ont paru offrir des différences notables. Je n'ai pu découvrir un seul exemplaire de *S. moschata* qui n'eût les

(1) *Hist. abr. pl. Pyr.* p. 234.

(2) *Saxifraga caespitosa* Lap. : foliis carnosius enerviis; scapo filiformi subuniflora; petalis linearibus calycem aequantibus.

souches tendres et succulentes, tandis qu'on rencontre quelquefois le *S. muscoides* pourvu de racines dures et subligneuses. Le *S. moschata* se distingue, par sa physionomie sombre, du *S. muscoides* d'un aspect limpide. Dira-t-on que ces points d'opposition entre nos deux plantes peuvent trouver leur raison d'être dans la différence de leurs conditions climatiques et telluriques? La réponse à cette objection est toute simple. Autant que j'ai pu en juger, le *S. moschata* ne quitte jamais les expositions australes et chaudes des points les plus élevés. Le cachet propre de sa physionomie le suit dans toute l'étendue de son aire de végétation. S'il était identique au *S. muscoides*, qui vient plus bas sur des couches géologiques méridionales de même nature, il en résulterait qu'une espèce florale prendrait dans toutes ses parties des proportions plus amples, à mesure qu'elle s'élèverait vers le sommet de nos pics. Or, l'expérience proclame l'absurdité de cette conclusion. Je suis donc autorisé, jusqu'à preuve du contraire, à considérer comme deux plantes spécifiquement distinctes les *S. moschata* et *muscoides*.

Aucun des auteurs que je puis consulter ne mentionne notre *Saxifraga* PALMATA. Peut-être la science voudra-t-elle y voir un trésor.

Les botanistes seront bien aises de connaître l'époque et les circonstances de cette heureuse découverte. Au commencement de septembre 1857, je partis de Garaison, en compagnie de M. l'abbé Laffitte (de Vic), mon ami, qui s'occupe de botanique, pour me rendre dans la vallée d'Aure. Nous nous proposions de parcourir dans toute son étendue cette belle vallée exubérante de végétation, et de poursuivre notre chemin jusqu'à la chapelle de Notre-Dame de Héas, en passant par les crêtes aiguës des Aguilons, qui délimitent les montagnes d'Aure et de Barèges. Partis d'Aragnouet (1) le 2 ou le 3 septembre vers sept heures du matin, nous arrivâmes à dix heures dans les riches pâturages de la montagne de Vignec. Les tours hardies et aériennes des Aguilons se dressaient devant nous. Dans ces immenses pâturages se trouve l'aire de végétation de notre *S. palmata*. M. l'abbé Laffitte l'aperçut le premier. Il m'aida à en déraciner huit ou neuf exemplaires, que j'ai religieusement conservés. Je l'aurais publié depuis longtemps si je n'avais été retenu par le désir de le retrouver, pour l'étudier de nouveau. Dans cet espoir, je hasardai, le 3 août 1862, une nouvelle excursion dans les montagnes d'Aure. Le vaste tapis vert où je l'avais récolté en 1857 se déroula devant moi après huit heures de marche. Je le parcourus dans toutes les directions pendant un temps assez considérable. Mon *Saxifraga* ne vint jamais frapper ma vue. Deux jours après, en retournant d'Aure à Notre-Dame de Héas, je le cherchai derechef. Impossible d'en découvrir un seul pied. Je me vis obligé de me désister, et me hâtai d'escalader les hideux rochers qui

(1) Petite commune du canton de Vieille-Aure, située sur les limites de la France et de l'Espagne.

me séparaient du port des Aguilons. Je rentrai au déclin du jour à Notre-Dame de Héas, sans autre profit d'un voyage si pénible et si périlleux que d'avoir eu la témérité de le tenter. J'espère que, plus heureux que moi, d'autres herborisateurs retrouveront notre *S. palmata*, lorsqu'ils iront explorer les hautes régions qu'il habite. Mes notes et mes exemplaires m'ont permis d'en esquisser une description assez complète pour qu'on puisse espérer de s'y reconnaître plus tard.

Qu'on se garde bien de confondre notre *Saxifraga palmata* avec la plante publiée sous ce nom par Lapeyrouse. Si leurs feuilles palmées et sans nervures tendent à les réunir, combien d'autres caractères tendent à les séparer ! La science, pour s'en convaincre, n'a qu'à mettre ma description en regard de la diagnose de Lapeyrouse ci-jointe : « *Saxifraga palmata* Lap. : » foliis palmatis, enerviis, glandulosis, villosis; petiolis basi marginatis; floribus tubulosis, petalis acutis, pedunculis unifloris. » Lapeyrouse range sa plante dans la catégorie des Saxifrages fruticuleuses. Je ne pense pas que le rhizome de la nôtre, qui se développe dans un sol humide et tourbeux, perde jamais sa succulence native. Le *S. palmata*, par sa feuillaison surtout, se rapproche bien du *S. ajugifolia*. Mais leur constitution physiologique est si différente qu'il serait ridicule de songer à les mettre en parallèle. Axillaires dans le *S. ajugifolia*, les tiges florifères terminent les rejets pérennants émis par les souches du *S. palmata*. A raison de sa villosité glanduleuse, j'aurais pu lui imposer le nom de *S. ciliaris*. Mais le caractère tiré de sa pubescence ne m'offrant pas les conditions de permanence requises pour une diagnose spécifique, j'ai préféré à toute autre la dénomination de *S. palmata*. Cette dénomination est plus fixe, et par conséquent plus scientifique, en ce qu'elle dérive d'un organe moins sujet aux péripéties de la matière végétale.

A quelques pas du gîte de notre *S. moschata*, au point le plus élevé du Camp-Long, versant septentrional, je trouvai, le 19 juillet 1862, un hybride des *S. muscoides* et *grœnlandica*. Ayant dû écrire à M. Grenier pour le consulter sur d'autres espèces litigieuses de la même famille, je saisis avec empressement cette occasion de lui donner communication de ma découverte. L'éminent botaniste me répondit, en date du 23 septembre, que mon hybride ne lui était pas inconnu. « Relativement à votre hybride, me dit-il, il a été » trouvé au Monné (de Cauterets) en 1852, par M. de Jouffroy, qui, le » 8 janvier 1853, m'en a envoyé de beaux exemplaires, avec une excellente » description prise sur le vif. Je crois qu'il l'a fait imprimer, mais je ne me » souviens plus où. Il a distribué sa plante à plusieurs botanistes sous le nom » de *Saxifraga MUSCOIDI-GROENLANDICA*. »

Quoique la description rédigée par M. de Jouffroy, et sanctionnée par M. Grenier, offre toute garantie à tout point de vue; la science, j'ose l'espérer, approuvera que j'aie inséré la mienne dans mon humble notice. De leur confrontation

ressortira une notion plus lumineuse du *S. muscoidi-grœnlandica*. Il peut très-bien se faire que la plante de M. de Jouffroy et la nôtre, ayant pour parents des formes différentes des *S. grœnlandica* et *muscoides*, soient différemment organisées. On voudra bien me permettre d'ajouter que j'avais imposé à cet hybride le nom qu'il porte, avant de connaître le fait de sa découverte et de sa publication par d'autres botanistes. J'aime à me persuader que la science recevra avec satisfaction la communication confidentielle de cette heureuse coïncidence. Peut-être y trouvera-t-elle une preuve de la parfaite détermination du *S. muscoidi-grœnlandica* par le savant M. de Jouffroy.

La découverte de notre *Saxifraga AIZOIDOIDES* tient à une de ces phases qui tranchent dans la vie humaine. Notre séjour de 1857 s'était continué dans la chapelle de Notre-Dame de Héas pendant presque tout le mois de septembre. Une ascension phénoménale dans la direction du Pimené et du Mont-Perdu est arrêtée. La caravane se composait de six personnes : quatre ecclésiastiques, tous membres du corps enseignant de Notre-Dame de Garaison, et deux laïques, y compris notre guide. Tout concourait à nous faire espérer une promenade heureuse et agréable. L'atmosphère était pure de tout nuage. Le soleil réchauffait les bas-fonds de ses feux, et illuminait les pics de ses rayons. Nous partîmes, joyeux et pleins d'ardeur, de la chapelle de Notre-Dame de Héas vers sept heures du matin. A une heure de l'après-midi, nous arrivions, haletants de fatigue, au port d'Etaubé et au pied du Mont-Perdu, ce géant des Pyrénées, qui, pour le dire en passant, s'élève à 3351 mètres. Notre guide, qui connaissait peu ces hauteurs, sous prétexte de nous faire mieux contempler la chapelle de Notre-Dame de Pinède (en Espagne), nous engagea dans les rochers affreux qui se dressent à pic entre le port d'Etaubé et celui de la Canaou. Un spectacle, riche de poésie et gros d'émotion, frappait nos yeux ébahis. Sur nos têtes planait comme un pavillon d'azur le beau ciel d'Espagne, et la riante vallée de Pinède déployait à nos pieds ses gracieux massifs de verdure et ses riches pâturages. Des forêts séculaires déroulaient devant nous les grandioses ondulations de leurs touffes épaisses et sombres. Le Mont-Perdu étalait à nos côtés les éblouissantes nappes de glace et de neige qui couronnent son front audacieux. Le murmure lointain de la rivière de la Cinca, mêlé au bruit des torrents qui bondissent de tous les pics en cascades écumeuses, formait par sa sourde monotonie une de ces harmonies religieuses qui anéantissent l'orgueil humain devant la majesté des œuvres de Dieu. Nous étions à six kilomètres du port d'Etaubé et dans la patrie de notre *S. aizoidoides*. Cette Saxifrage naît sur le flanc des rochers espagnols, entre le Mont-Perdu et les pics de Trémouse, à 1 kilomètre environ de la cime du Gabiédou. A M. l'abbé Laffitte revient tout le mérite de la découverte. Il était trois heures, et nos provisions de bouche étaient épuisées. La prudence nous eût conseillé de revenir sur nos pas ; cette vertu ne fut jamais le partage des touristes français. La caravane délibère ;

l'escalade du port de la Canaou est résolue. Nous pensions qu'il était plus rapproché et de plus facile accès que celui d'Estaubé. C'était une double erreur. Nous voilà au milieu de ravins bien plus effrayants que ceux que nous venions d'affronter. Suspendus sur des précipices dont l'œil n'osait sonder la profondeur, nous dûmes, pendant huit heures, marcher des pieds et des mains, comme des ouvriers qui descendent et remontent le long des parois d'un puits. Le soleil s'était enfui sous l'horizon. Aux splendides clartés du jour avaient succédé les ombres d'une nuit profonde. Huit heures avaient sonné. Pâles de lassitude et de faim, visiblement protégés par le Ciel, nous arrivons au port de la Canaou. Douze kilomètres mesurent la distance de ce pic à la chapelle de Notre-Dame de Héas. Il nous fallait au moins trois heures pour franchir cet espace de nuit. Les Français n'ont jamais connu d'hésitation dans les moments critiques. Prompts comme l'éclair, nous nous élançons à travers les glaciers qui encombrant la gorge de la Canaou. Une demi-heure après, nos pieds foulaient le gazon qui tapisse l'immense plateau du cirque de Trémouse. Quelques minutes avant minuit, nous étions rendus dans notre presbytère, attendant au vénéré sanctuaire de Notre-Dame de Héas. Notre joie était grande; nous venions d'échapper à des périls imminents.

Des circonstances à la fois dramatiques et romanesques se rattachent donc à la découverte de notre *S. aizoidoides*. En 1862, je retournai à Héas avec l'intention de lui faire une seconde visite. Le souvenir des dangers courus en 1857 me faisait ajourner de jour en jour l'exécution de cette excursion lointaine et pénible. Quoique les meilleurs guides du pays m'offrissent leurs services, je finis par y renoncer. Je ne sais s'il se rencontrera jamais aucun botaniste assez hardi pour la tenter. Pour ce motif, je me suis décidé à décrire et à publier ma plante.

A peine peut-on constater une véritable identité dans la forme des feuilles du *S. aizoides* (ou *autumnalis*) et de celles du *S. aizoidoides*. Leur inflorescence éloigne considérablement les deux plantes. Paniculée, rameuse, feuillée, assez longuement pédonculée dans le *S. autumnalis*, elle consiste dans notre *S. aizoidoides* en une grappe simple, nue et presque sessile. Les pétales du *S. autumnalis*, jaunes ou dorés, étalés, étroits, elliptiques, arrondis, dépassant à peine les lobes calicinaux, ont peu de similitude avec les pétales du *Saxifraga aizoidoides*, blancs, dressés, larges, ovales, crénelés au sommet comme ceux du *Silene quadridentata*, et une fois plus longs que les sépales. Ovales et oblongues dans le *Saxifraga aizoidoides*, les anthères sont presque globuleuses dans le *S. autumnalis*. La dessiccation, qui modifie peu la physionomie du *S. autumnalis*, altère celle du *S. aizoidoides*. Que notre plante soit une espèce légitime ou un hybride du *S. autumnalis* et de quelque autre Saxifrage alpine, peu importe. Les floristes voudront bien accepter la dénomination que je propose. Nos devanciers ont ainsi nommé le *Potentilla alchimilloides*, parce que les feuilles de cette belle plante rappellent celles de

l'Alchimilla alpina, qui vit à ses côtés. Pourquoi serait-il hors de propos d'imposer le nom de *Saxifraga aizoidoides* à une Saxifrage qui a les feuilles du *S. aizoides* (ou *autumnalis*) sans en posséder les autres types diagnostiques ?

M. Duchartre entretient la Société d'expériences qui ont été faites à Montpellier par MM. Bouschet, et dont le résultat est en désaccord complet avec tout ce qu'on sait aujourd'hui en matière d'hybridation.

M. Bouschet père et, après lui, M. Bouschet fils, ont fécondé, à plusieurs reprises, une Vigne à jus incolore, comme le sont toutes celles qu'on cultive dans nos départements méditerranéens, par une à jus coloré, qui est cultivée fréquemment dans le centre de la France, où elle est connue sous le nom de *Teinturier*. Non-seulement ils ont obtenu des métis intermédiaires entre ces deux cépages, mais encore M. Bouschet fils affirme avoir constaté plusieurs fois que le péricarpe des grains, dans les grappes ainsi fécondées, avait subi une modification notable et contenait un jus coloré. On voit que, dans ce cas, la fécondation croisée aurait agi non-seulement sur l'embryon et les graines, mais encore sur la portion du fruit qui entoure ces graines. M. Duchartre pense que cette assertion aurait besoin d'être appuyée sur des faits très-précis et à l'abri de toute objection, en raison de ce qu'elle offre d'inattendu au point de vue physiologique.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1865.

PRÉSIDENCE DE M. AD. BRONGNIART.

M. Eug. Fournier, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance du 27 janvier, dont la rédaction est adoptée.

Dons faits à la Société :

1° Par M. Ad. Brongniart :

Annales des sciences naturelles, 4^e série (complète).

2° De la part de M. Éd. Morren :

L'acclimatation des plantes.

Étienne Dossin, botaniste liégeois.

3° De la part de M^{me} de Vilmorin :

Le Bon Jardinier, pour 1865.